

de, c'était le moment pour lui de se mettre au travail. Il se renfermait chez lui, il écrivait des livres ou des articles pour les journaux, et il disparaissait de la circulation.

Un jour où ses créanciers se montraient plus sévères, il se trouva dans un grand embarras: il vint me confier ses ennuis. C'était en 1890; j'occupais alors la position de Secrétaire de la province. En cette qualité, je disposais de quelques milliers de piastres destinées à enrichir nos archives. Je chargeai Faucher de se rendre à Ottawa pour y copier certains vieux manuscrits que nous n'avions point. M. Chapleau, son grand ami, était à ce moment secrétaire d'Etat; c'était lui qui devait donner le permis nécessaire pour avoir accès aux manuscrits en question. A mesure que je recevais le travail de Faucher, j'adressais un chèque à M. Chapleau qui avait bien voulu se constituer le trésorier de son ami. Il lui remettait juste les sommes nécessaires pour payer sa pension et faire face à ses menues dépenses. Voilà comment je fus à cette époque le Mécène de Faucher!

Ceux qui l'ont connu savent quel amour il professait pour la France, quel dévouement il avait pour les Français qui nous visitaient! Quelle joie il éprouvait quand il apprenait que des frégates françaises allaient venir mouiller dans notre port! Personne ne connaissait mieux que lui l'annuaire militaire et maritime français; il était au courant de toutes les promotions, et dans l'armée et dans la marine. A peine les vaisseaux au pavillon tricolore avaient-ils jeté l'ancre en face de Québec, que Faucher était rendu à bord. Il y passait ensuite une partie de son temps. Pendant une réception donnée par l'amiral, feu l'hon Isidore Thibault arriva parmi les invités et Faucher lui fit un petit salut de protection.

— "Quel est ce monsieur? lui demandèrent quelques officiers?

— "C'est un bon bourgeois de notre ville, répondit Faucher.

Il se mit en tête d'offrir un déjeuner, au club de la Garnison, à

quelques-uns de ces officiers. J'étais l'un des invités avec feu Nazaire Turcotte, cet excellent compagnon, disparu depuis, un riche négociant, qui aimait beaucoup Faucher. Durant le déjeuner, "l'oncle Nazaire", comme celui-ci aimait à l'appeler, m'exprimait ses regrets de voir Faucher dépenser ainsi son argent. "Je suis sûr, me disait-il, qu'une bonne partie de son traitement "du mois va passer pour cette réception." A ce moment même, voilà Faucher qui se lève pour proposer la santé de ses hôtes, puis en terminant, il montre d'un geste éloquent M. Turcotte, et il ajoute: "Si nous "avons le plaisir d'être réunis autour "de cette table et de jouir de "cette agape fraternelle, nous le "devons à mon vieil ami qui a bien "voulu se charger des frais de ce "joyeux festin."

L'"oncle Nazaire", un peu surpris sur le moment, éclata de rire et paya la note.

Faucher aimait à rappeler sa campagne du Mexique où il avait servi dans l'armée française quand Napoléon III voulut y introniser l'archiduc Maximilien. Il assurait avoir pris part à la prise de Puebla et de Mexico, et chose plus grave encore, il prétendait y avoir reçu de sérieuses blessures.

Il s'embarqua un jour pour la France à bord du "Château Léoville", en compagnie de Jules Tessier, Déchéne et Pinault. En mettant pied à terre au Havre, Faucher rencontra un officier portant l'uniforme d'un régiment qu'il avait vu au Mexique.

"Salut, mon colonel, dit Faucher, en portant la main à sa casquette: ne "seriez-vous pas, par hasard, un vétéran du Mexique? — "Mais parfaitement, répondit l'officier." — "Eh bien, reprend Faucher, nous "sommes d'anciens compagnons "d'armes, puisque j'ai, moi aussi, "servi sous le drapeau français pendant cette guerre."

Il invita cet officier à entrer avec lui dans un restaurant voisin pour prendre un verre et causer du passé. Et, le voilà qui se met à raconter les batailles auxquelles il avait assisté,

les faits d'armes qu'il avait accomplis, les blessures qu'il avait reçues, etc., etc. Le brave officier tout ahuri s'imagina avoir affaire à un farceur ou à un méridional qui voulait se moquer de lui. Il décrivit en termes chaleureux une certaine bataille surtout où ça avait chauffé fort. L'officier de l'interrompre tout à coup:

— "C'est à cette bataille, sans doute, que vous avez été tué?

— "Pardon, mon colonel, blessé seulement, rétorqua Faucher en levant son verre."

Je termine par un dernier souvenir, toujours à propos du Mexique.

Faucher était venu passer la soirée chez moi et nous avions causé littérature et politique. Au moment de partir, je l'invitai à prendre un verre. Or, j'avais dans ma salle à dîner, une jolie gravure représentant le "Retour dans la patrie". On voyait un vaisseau de guerre dont le pont était rempli de soldats; dans le lointain on apercevait les côtes de France. Chacun se précipitait pour revoir la terre natale, les uns la jambe coupée, d'autres le bras en bandoulière, quelques-uns traînés par des camarades. Faucher s'arrêta devant cette gravure.

— "Diable! Langelier, savez-vous que c'est mon régiment qui revient du Mexique." — Puis il se mit à m'indiquer par leurs noms ses anciens compagnons d'armes. Il m'en signala même un qu'il m'assura être lui-même! — Et franchement, je dois admettre qu'il lui ressemblait beaucoup.

Pauvre Faucher! Ses restes reposent au cimetière Belmont où ses amis lui ont élevé un petit monument. Il a près de lui deux matelots français, morts à Québec, auxquels il a fait donner la sépulture dans son terrain. Jusque dans la mort, il a voulu jouir du dernier repos en compagnie de deux enfants de la France!

Chs. Langelier.

Contredire, à quoi bon? Qu'importe que les autres se trompent, si vous ne vous trompez pas.